



HAL
open science

Les paysages de montagne chez Reclus

Anne Sgard

► **To cite this version:**

Anne Sgard. Les paysages de montagne chez Reclus. Les paysages de montagne chez Reclus, Sep 2005, Lyon, France. halshs-00263701

HAL Id: halshs-00263701

<https://shs.hal.science/halshs-00263701v1>

Submitted on 13 Mar 2008

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Anne SGARD
Géographe, MCF,
Université P. Mendès-France, Grenoble
Laboratoire PACTE-Territoires

Communication présentée au Colloque : « Elisée Reclus et nos géographies.
Textes et prétextes », Lyon, septembre 2005, version disponible en CDRom.

Les paysages de montagne chez Reclus

Derrière les conventions, une montagne inattendue

Géographe de plume, l'expression n'est pas outrée, puisque Elisée Reclus vivait de sa plume et a livré à ses contemporains une production d'une exceptionnelle abondance, qui est à l'origine de sa notoriété et de sa popularité, même si elle ne lui a pas valu la reconnaissance du milieu scientifique. Si l'écriture fut tout au long de sa vie son gagne-pain, elle lui a permis aussi de construire un style original de géographie, alors que les canons du genre n'étaient pas encore fixés, un style qui fait le lien entre le récit d'exploration, le guide touristique et l'ouvrage à vocation scientifique. L'écriture de Reclus apparaît ainsi comme un lieu et un moment particulier de la fabrication du discours géographique, qui mérite que l'on s'y attarde. S'intéresser à l'écriture de la géographie ne signifie pas appliquer une grille de lecture et des techniques empruntées à l'analyse littéraire, mais tenter, avec un regard de géographe et pour répondre à des questionnements de géographe, de comprendre comment le discours est construit. Comment les mots sont choisis, où sont puisées les figures et les métaphores, comment s'enchaînent les idées au fil des phrases, comment s'agencent les chapitres et les thématiques ; chercher aussi les emprunts et les citations, repérer les habitudes et les petites manies... Au fil des 19 volumes de la *Géographie universelle* et des divers ouvrages que Reclus a signés, un style se dessine : rapide (c'est une nécessité), efficace (son succès en dépend), imagé (son sujet l'exige), élégant mais aussi parfois facile, répétitif, n'évitant ni les banalités ni les poncifs.

La géographie de Reclus appartient encore à l'âge des explorations, de la découverte des dernières contrées conquises par la colonisation ; le recensement, l'inventaire et la description, accompagnent donc au plus près la cartographie et la *G.U.* est d'une richesse inestimable en cartes et petits croquis. La technique de la description est donc le moteur même de l'entreprise : à partir de la quantité de données que Reclus amasse, compile, reprend à son goût et sa manière, il doit livrer un vaste récit du monde. Dans les petites « Histoires » (*Histoire d'un ruisseau, Histoire d'une montagne*), dans les guides, la description prend une place privilégiée puisqu'il s'agit là de faire vivre *un* ruisseau ou *une* montagne qui puisse les embrasser tous et en faire comprendre au lecteur tous les aspects et toutes les transformations. Il sera question ici d'une forme de description parmi les nombreuses présentes chez Reclus, la description de paysage. La génération qui a suivi Reclus a érigé le paysage en objet même de

la géographie, sa description devenant le point de départ du raisonnement dit géographique. Le paysage est omniprésent chez Reclus, et l'on peut penser au premier abord qu'il a un rôle central dans des ouvrages qui ont précisément pour objectif de décrire la diversité des milieux et des sociétés du monde. Regardons de plus près. Qu'est-ce qui est paysage pour Reclus et quels sont le statut et le rôle du paysage dans la construction de l'argumentation? C'est la question qui guidera la lecture d'un certain nombre d'ouvrages de Reclus ¹ en privilégiant les chapitres traitant de la montagne. Ce dernier choix permet de resserrer le corpus et de mettre en avant un type de paysage en cours de codification en cette fin de XIX^e siècle par le biais du tourisme et des voyages, et ainsi d'analyser plus précisément les techniques et les modes d'écriture de Reclus. Comment choisit-il ses paysages et comment les écrit-il, entre les Alpes ou les Pyrénées qu'il connaît intimement et, par exemple, les montagnes d'Ethiopie ou des Andes dont il n'a qu'une connaissance indirecte? Partage-t-il les codes et préférences paysagères de son temps ou trouvera-t-on là une sensibilité originale?

Le paysage et la place mesurée de la subjectivité

Préalable à la lecture, il importe de préciser ce qui est recherché dans l'œuvre de Reclus, derrière le terme « paysage ». En partant d'une première approximation, on appellera paysage ce qui est abordé selon un regard esthétique, selon une « appréciation esthétique » (Corbin, 2002 ²), quand l'écriture change, mobilisant le registre de la contemplation. Le fil du texte s'arrête en un lieu particulier, ou un type de lieu, annoncé comme « beau », « charmant », « pittoresque », l'attention du lecteur est appelée, le vocabulaire laisse de côté les chiffres, les nomenclatures, les itinéraires, pour s'adresser aux sens, décrire des formes et des couleurs, les adjectifs renvoient au champ visuel, les métaphores et les images se font plus nombreuses, le style s'anime. A la lecture, il s'avère que ces indicateurs suffisent car Reclus finalement utilise deux types principaux et bien distincts de description : la description de carte, au style neutre, précis mais peu imagé, où le point de vue est explicitement surplombant, globalisant, à visée objectivante. Il suit là les lignes de crête, les cours d'eau et les routes, complète avec des altitudes, des chiffres de population, des listes de productions ; c'est sa démarche privilégiée, qui guide les uns après les autres les volumes de la *G.U.* La description de paysage, elle, se glisse au passage dans le texte, pour illustrer le propos, fixer un lieu.

Prenons l'exemple de la description des montagnes du Simen en Ethiopie (*G.U.*, tome : Afrique septentrionale, p. 209-210). Le début du paragraphe, accompagné d'une petite carte, obéit aux règles strictes de la présentation ; on imagine Reclus écrivant, le doigt sur la carte posée à côté de lui, cheminant méthodiquement entre les ensembles de relief :

« Le massif suprême de l'Ethiopie septentrionale est séparé du Tigré au nord et à l'est par le koualla creusé dans les roches schisteuses au fond duquel se déroule en demi-cercle les cours du Takkazê ; au sud et à l'ouest, des affluents de cette grande rivière entaillent le plateau de manière à isoler le Simen, c'est-à-dire « Nord » ou « Pays Froid ».

Suivent des précisions sur les altitudes, les cours d'eau et les cascades, la nature des roches ; il confronte les témoignages des explorateurs pour évaluer l'importance des neiges persistantes. A la fin du paragraphe, le ton change :

¹ Les principaux ouvrages du corpus étudiés sont : *La Nouvelle Géographie universelle*, (notamment : tomes Europe, France, Afrique septentrionale et Amérique du sud), *Histoire d'un ruisseau*, *Histoire d'une montagne* ; auxquels s'ajoute à titre secondaire le recueil de textes *Du sentiment de la nature dans les sociétés modernes*.

² « Il me semble que nous pouvons parler de paysage à partir du moment où l'espace est offert à l'appréciation esthétique », p. 42.

« Mais des rebords des terrasses, qui en sont séparées par les profonds abîmes des koualla, ces montagnes, fantastiquement découpées en tours et en aiguilles, et présentant la succession de tous les climats sur leurs flancs, apparaissent dans leur grandeur. Du pas de Lamalmon, sur la route de Gondar, le prodigieux tableau se révèle tout à coup au détour d'un rocher, et les voyageurs ne peuvent retenir un cri d'admiration à la vue de ces montagnes neigeuses dressant leurs pointes dans le ciel. »

Le paysage, même s'il n'est pas ici décrit plus précisément - Reclus doit manquer d'indications - ramène l'observateur sur le terrain : le spectacle est présenté d'un point de vue précis, incarné, celui du voyageur débouchant au col, et ce sont des émotions et non des informations qui nous sont livrées.

L'extrait se clôt ensuite sur quelques anecdotes à propos des victimes du froid intense des sommets.

Si cette alternance des styles est nette dans les ouvrages à vocation scientifique comme la *G.U.*, elle ne diffère pas sensiblement dans des ouvrages dits de vulgarisation, comme les *Histoires*, ou, bien sûr, les guides. Le nombre, la longueur, la précision des descriptions paysagères sont néanmoins largement accrus. C'est le statut du paysage dans le texte et dans l'argumentation qui est, en revanche, fondamentalement différent.

Si l'on prend l'exemple des deux *Histoires*, la place du paysage est non seulement centrale, mais affirmée, assumée. C'est Reclus qui parle, à la première personne et qui livre sa subjectivité, ses émotions, ses souvenirs. *L'Histoire d'un ruisseau*, par exemple évoque les ruisseaux et les jeux de l'enfance ; l'introduction de *L'Histoire d'une montagne* place l'ensemble de l'ouvrage dans un contexte émotionnel qui résonne ensuite dans chaque chapitre : la fuite de la ville et des faux amis, le repli sur soi et la montagne accueillante et régénératrice. L'originalité de ces deux petits ouvrages est du reste cet accord entre implication sensible et subjective, et exigence pédagogique, quand il cherche à mettre à portée de tous ses lecteurs ces deux composantes du monde qu'il affectionne particulièrement : la montagne et le monde aquatique.

Dans les ouvrages à vocation scientifique, le ton est très différent. Reclus manifeste une volonté évidente de chasser toute subjectivité : à aucun moment il n'est fait référence à une expérience personnelle, à une connaissance particulière d'un lieu, et Reclus ne fait aucune distinction dans l'écriture entre ce qu'il décrit à partir de l'observation directe et ce qu'il imagine et reconstitue à partir des informations et témoignages qu'il rassemble ; aucune place à sa propre émotion, au souvenir, même pour les lieux où il a vécu, et il se cache volontiers derrière les voyageurs et visiteurs qu'il met en scène.

Citons un extrait de la description des montagnes du nord-est africain, composée à partir de témoignage et récits d'exploration :

« Les montagnes des Koma, hautes de 2000 mètres environ, forment une des régions les plus agréables de l'Afrique par la température égale du climat (...) ; le sol, assez incliné pour que les eaux n'y séjournent pas, est d'une salubrité parfaite, et de toutes parts les coteaux pittoresques, les vallons remplis de verdure, les ruisseaux clairs offrent de gracieux paysages » (*G.U. tome Afrique septentrionale*, p. 187). Le vocabulaire est strictement identique, les références sont les mêmes que pour un vallon pyrénéen ou savoyard.

Ce désengagement va plus loin encore dans la mesure où Reclus ne choisit pas les paysages qu'il évoque à partir de ses propres préférences et souvenirs, mais selon les classifications reconnues : il cite les paysages accrédités, ceux qui sont cités dans les guides et que les touristes vont admirer, les panoramas recherchés par les « amoureux de la nature », les belvédères équipés pour la contemplation. L'emploi fréquent du terme « pittoresque » renvoie

à cette codification en cours pendant la deuxième moitié du XIX^e siècle et que Reclus adopte sans commentaires, ni ajouts personnels.

Pour Reclus - peut-être un peu contraint ici par son éditeur - il est clair que la science doit rechercher l'objectivité, que le scientifique doit se retirer derrière son sujet, selon la posture positiviste de son époque. Dès lors, la carte, construction scientifique, prend le pas sur le paysage, la description neutre sur la contemplation ; comme nous le voyions plus haut, le paysage vient en second, discret et rapide. C'est de la même manière qu'il glisse, discrètement, par petites touches au fil du texte, quelque remarque aiguë où l'on reconnaît le militant parfois heurté par les sociétés qu'il décrit.

Le paysage apparaît donc a contrario comme un indicateur de l'objectif de scientificité de l'écriture : il se fait d'autant plus allusif que le propos se veut explicatif. L'ampleur et la richesse de l'œuvre de Reclus, permettent néanmoins de rassembler un corpus de descriptions et d'évocations de paysages consistant pour tenter de comprendre comment Reclus écrit le paysage, et plus particulièrement un type de paysage qu'il connaît et affectionne, la montagne.

Les paysages de montagne : des paysages très conventionnels

Si l'on regarde de plus près les divers écrits de Reclus, il apparaît que dans ses choix d'écriture, dans les codes qu'il met en œuvre, les distinctions relevées plus haut entre les types d'ouvrages s'estompent. L'importance et le poids relatif du paysage varient, mais non ses caractères et ses composantes.

Ainsi, les paysages de Reclus sont avant tout, et quasi systématiquement, des paysages « naturels » : ce que Reclus veut montrer quand il s'arrête sur un promontoire ou au bord d'un sentier, c'est la nature, la splendeur et la puissance de la nature. La montagne lui permet de mettre en scène la nature dans ses dimensions les plus impressionnantes, pour frapper les esprits ; le domaine de l'eau, très fréquemment décrit, lui sert plutôt à montrer la diversité et le charme des phénomènes naturels qui sinon échapperaient à l'attention. Le paysage parle aux sens, le reste du texte apporte les explications nécessaires - dans la mesure des connaissances dont dispose Reclus - sur les processus.

La présence humaine est donc toujours limitée à quelques détails du tableau : des cabanes sur un alpage, un pont, une route. Contrairement à de nombreuses représentations picturales du XVIII^e et du XIX^e qui posent volontiers quelques promeneurs, un touriste en contemplation, parfois des habitants dans un coin du tableau, Reclus consacre généralement ses courtes lignes à la nature seule³. Dans le cas des montagnes, il ne s'attarde que rarement sur un paysage agricole, un village, des hameaux d'alpage, et même dans ce cas, ce sont les composantes naturelles qui reprennent le dessus, comme dans cette rapide description de la vallée du Graisivaudan entre Grenoble et Albertville (G.U., tome France, p. 208) :

« (...) on contemple dans toute sa beauté le merveilleux spectacle que présente la large vallée du Graisivaudan, avec sa verdure, les eaux brillantes de son fleuve et les montagnes de formations diverses qui la dominent : d'un côté les pentes égales et les pointes du granit, de l'autre les terrasses ombreuses, les parois abruptes, les tours et les plateaux du calcaires. »

Peut-être est-ce pour cela que les lieux sont rarement localisés avec précision : Reclus évoque un vallon, une longue crête, un sommet mais indique rarement le nom exact de la vallée ou du sommet en question. Impossible de savoir, par exemple, de quelle montagne l'*Histoire* fait le récit : c'est *la* montagne par excellence qui sauve de *la* ville. Remarquons que les rares

³ On peut citer notamment l'influence de la peinture de C. D. Friedrich ou de C. Wolf, voir C. Reichler, 2002.

allusions aux paysages faites dans les paragraphes consacrés aux villes, concernent les horizons montagneux que l'on peut apercevoir au loin.

Paysages naturels, les paysages de montagne de Reclus obéissent aux canons en vigueur en cette fin de siècle : ce que Reclus magnifie, c'est la haute montagne, l'altitude et la verticalité, les sommets vertigineux et les parois. Il accorde une place tout à fait privilégiée aux glaciers et aux neiges persistantes, quelle que soit la région du monde étudiée, il les énumère et les mesure méthodiquement et leur présence est souvent un critère de beauté. On retrouve là les « glaciers » qui, dès le XVIII^e ont attiré les premiers touristes sur la Mer de Glace ou au pied des glaciers suisses lors de leur « grand tour ». A propos des Alpes bernoises, une courte description résume ce que Reclus appelle la beauté parfaite :

« vue de leurs bases ou des promontoires qui s'élèvent à mi-hauteur, les puissants colosses laissent dans l'esprit de ceux qui les contemplent une impression de beauté parfaite : les lignes et les contours des vallons et des rochers, des glaciers, des avalanches et des névés, s'y entremêlent en un rythme (sic) merveilleux, et sur tout le monde inférieur, où s'écroulent les neiges, où se précipitent les torrents, l'arête pure des sommets immobiles se dessine dans le ciel bleu ». (G.U., tome Europe centrale, p. 14)

A contrario et conformément aux goûts de ses contemporains, ce que l'on appelle aujourd'hui la « moyenne montagne » lui paraît banale, uniforme, voire triste ; ces quelques lignes sur la Lozère en donnent un exemple éclairant :

« La Lozère a l'aspect d'une véritable montagne au sud et à l'est, grâce aux vallées qui la découpent en promontoires : mais les plateaux qui s'étendent au nord du Lot naissant sont parmi les contrées les plus monotones, les plus tristes qu'il y ait en Europe. » (G.U., tome France, p. 417).

Les lignes qu'il consacre aux plateaux calcaires de l'est de l'Autriche font écho, passant d'« effroyables chaos de pierres » en « tristes déserts » ; quant au Jura, il n'y voit qu'un « spectacle de morne uniformité ». Dans ces régions de plateaux ou de montagnes aux formes atténuées, les seuls éléments « pittoresques » sont constitués par les gorges et les grandes échancrures, comme les cluses jurassiennes ou les vallées encaissées du Tarn ou du Lot.

Les codes en vigueur en cette fin de XIX^e se retrouvent donc de manière souvent amplifiée, magnifiée par son énergie à montrer les grandeurs de la nature. Au fil des multiples pages consacrées aux montagnes du monde, on voit progressivement se mettre en place des « tics de langage », des expressions récurrentes voire répétitives, qui l'amènent à classer les paysages du monde en quelques catégories, où les adjectifs reviennent à l'identique, catégories par ailleurs hiérarchisées. Le plus beau des paysages est incontestablement le paysage « grandiose des pics et des pyramides », la haute montagne, le « sublime » des romantiques ; viennent ensuite les « charmants vallons » également en haute montagne mais dans une nature plus verte et reposante ; l'adjectif « pittoresque » signale des paysages sur lesquels il ne s'attarde pas : le plus souvent les vallées encaissées et les gorges ou les villages perchés ⁴.

Dans les passages où Reclus veut manifestement avancer rapidement dans ses descriptions, où l'écriture se relâche, ces catégories lui servent à annoncer les sites, rapidement, sans autre commentaire : la beauté de ces paysages grandioses, charmants ou pittoresques est évidente, consensuelle, inutile d'argumenter.

Les conventions en place se perçoivent aussi dans la construction et le style des descriptions de paysage, où l'on reconnaît aisément l'influence des grands poètes et romanciers

⁴ Pour une analyse plus approfondie de la mise en place de cette codification et de ces hiérarchies, voir Corbin, 2002 et, concernant plus particulièrement les montagnes, Reichler, 2002.

romantiques: Gautier, Lamartine, Hugo...⁵ Reclus reprend le fonds des métaphores, images et autres figures de style qui s'est constitué depuis le début de ce siècle, marqué par l'introduction, à la suite de J.-J. Rousseau, de la nature montagnarde dans la littérature, et qui s'est diffusé ensuite, notamment par le biais des guides touristiques - qu'il connaît bien.

Un extrait de la description des Alpes Suisses permet de repérer les divers aspects de cette écriture ; il s'agit de l'une des plus longues descriptions de paysage de montagne que Reclus ait écrite puisqu'elle couvre, dans son intégralité, une page entière.

« De la fosse profonde, en trop d'endroits aride, parsemée de cailloux ou couverte de marécages, que parcourt le Rhône, on ne peut se faire une idée de la beauté surprenante des paysages cachés là-haut dans les vallons verdoyants et les cirques neigeux des montagnes de la grande crête. (...) On se demande même en maints endroits comment les habitants des hauts villages peuvent arriver à leurs chalets et redescendre avec leurs denrées vers le monde inférieur. La fermeture des vallées est si complète que le vent s'y fait à peine sentir ; les tempêtes y sont presque inconnues et les pluies, partiellement arrêtées par les montagnes environnantes, y tombent en moindre abondance que dans les grands vals ouverts. Mais quand on a franchi tous ces obstacles de l'entrée, d'où les torrents s'élancent en cascades ou en rapides par d'étroites fissures de rochers, on se trouve comme dans une autre nature, dans un monde nouveau.

Parmi ces vallées latérales qui remontent vers la grande crête, les unes ont un caractère tout intime par leur pelouses, leurs bosquets d'arbres, leurs bassins où dorment de petits lacs, leurs ruisselets qui cheminent au milieu des fleurs ; les autres, largement découpés, écartant leurs versants en merveilleuses perspectives, montrent dans le lointain l'amphithéâtre des grands sommets avec leurs roches nues, leurs névés, leurs langues de glace dardées jusque dans le voisinage des champs. Une de ces vallées, celle que parcourt la Viège ou la Visp de Zermatt, est une des plus belles du monde, une de celles où l'on peut contempler, en un tour d'horizon, comme un résumé de toute la grandeur des Alpes ; on s'y rend avec piété comme dans un lieu vraiment auguste, consacré par l'admiration des hommes. En bas est l'aimable verdure des prairies et des bois, où se perdent les groupes de cabanes blottis comme des troupeaux au pied des escarpements ; en haut est l'immense assemblée des sommets neigeux et de leurs contre-forts tout ruisselants de glaces. »

Cet extrait est représentatif à plus d'un titre. Tout d'abord par le lieu même, il s'agit là d'un des hauts lieux du tourisme de la montagne suisse, la vallée de Zermatt au pied des sommets emblématiques du Cervin et du Mont Rose. Rien de très original donc, mais Reclus l'assume : la beauté des sites appelle la « consécration des hommes ». La construction de la progression, de l'ascension du marcheur dans le paysage est elle aussi un classique du genre⁶ : la montée par la vallée encaissée, fermée, où la vie semble mise entre parenthèses, débouche brutalement, dans « un autre monde », celui de la montagne, de la lumière, de la vie revenue mais différente ; c'est la surprise, le ravissement, et le marcheur se trouve plongé dans un recueillement - très laïc néanmoins ici, contrairement aux modèles du genre.

Enfin, le registre utilisé pour décrire les formes des sommets est désormais en place et Reclus y puise : l'architecture fournit l'essentiel du vocabulaire ; outre les cirques, amphithéâtre et contre-forts cités ici, il use très volontiers de l'ensemble du vocabulaire disponible : pyramide,

⁵ Voir à ce propos, *Paysage et identité régionale*, 1999.

⁶ Citons parmi de nombreux autres un extrait du récit de Saussure dans les *Premières ascensions au Mont Blanc 1774-1787* à propos des glaciers du Mont Blanc : « Et quand on se rappelle la belle végétation et les charmants paysage que l'on a vus les jours précédents dans les basses vallées, on est tenté de croire qu'on a été subitement transporté dans un autre monde oublié par la nature ».

tour, colonne, muraille, rempart, dôme, arche...⁷ Citons au passage, même si elle n'apparaît pas ici, sa métaphore favorite appliquée à l'ensemble des massifs du monde ; c'est là encore la métaphore montagnarde par excellence : la forteresse, permettant de multiples déclinaisons autour des remparts, glacis, brèches, portes et autres poternes⁸.

Pour clore cet aperçu de l'écriture des paysages, relevons que Reclus fait essentiellement appel à la vision dans ses allusions ou descriptions paysagères : formes, couleurs, lumière parfois, rythme de la succession des plans en constituent l'essentiel. L'émotion est mobilisée par la vue, parfois associée à un déplacement, qui provoque la surprise ou la frayeur, mais il est rarement fait appel aux autres sens. Dans les longues descriptions de *l'Histoire d'un ruisseau*, Reclus cisèle ses phrases, à la recherche des couleurs de la végétation, des reflets et des scintillements de l'eau, mais les bruits sont rares et l'on cherche vainement une odeur de mousse humide ou de terre chauffée au soleil. Cette dimension uniquement visible du paysage est, là encore, habituelle à son époque ; plus originale est l'attention qu'il porte au point de vue, à la position du spectateur vis-à-vis de l'espace contemplé. Si, on l'a dit, les hommes sont peu présents dans la description du paysage, l'observateur est, lui, très fréquemment positionné et Reclus réfère volontiers le paysage à un promontoire (terme omniprésent) ou un balcon depuis lequel le paysage s'ouvre à la vue. Pour cela il préfère les grands panoramas, du moins quand il s'agit de montagne, et la contemplation se fait à partir d'un point précis, par un observateur statique - ou immobilisé par la surprise et l'émerveillement – plutôt qu'au fil d'un cheminement.

On voit donc que le libre-penseur, le voyageur, l'observateur Reclus se montre très conventionnel dans son écriture du paysage de montagne, du moins à travers ce qu'il nous en livre. Que dire des illustrations qui jalonnent le texte ? Comment savoir quelle part Reclus a prise dans leur sélection ? On le sait très préoccupé par l'iconographie qui accompagne son texte, mais c'est surtout de la cartographie qu'il est question dans les témoignages (H. Sarrazin, 2003). Si de nombreuses gravures illustrent les chapitres analysés ici, toujours en lien étroit avec le texte, elles ne sont néanmoins jamais commentées par Reclus. Ainsi, dans le cas des Alpes, deux auteurs se partagent la quasi-totalité : Taylor, le plus connu et le plus productif des dessinateurs du moment, est l'auteur des grandes vues panoramiques représentant les villes et les lacs ; Schrader, lui, s'attache à la haute montagne : sommets emblématiques et grands glaciers ; quelques petites vignettes représentent des refuges et des alpinistes.

Si le choix et l'écriture des paysages sont conventionnels, la conception qui les sous-tend l'est moins, et la géographie que propose Reclus use des paysages de manière, elle, parfois inattendue.

Le paysage dans la géographie reclusienne

Si l'on s'appuie ici sur la *G.U.*, qui présente l'intérêt d'offrir, par son ampleur, une entreprise systématique d'explication du monde, on voit le discours s'organiser selon un plan assez

⁷ Pour une analyse approfondie de l'introduction du vocabulaire architectural dans la description de paysage, voir A. Guyot, in *Paysage et identité régionale*, 1999.

⁸ Deux métaphores se partagent la quasi-totalité des descriptions de massifs de montagne dans les guides, les récits de voyage ou les ouvrages de géographie: la forteresse (ou citadelle), et la mer déchaînée ; Reclus utilise également cette dernière mais moins volontiers (voir par exemple le tome France, p.199, où il compare le sud du Dauphiné aux « vagues figées d'un immense océan »).

uniforme. Dans l'articulation des chapitres, les deux grands types de causalités sont mis en œuvre tour à tour : la causalité historique et la causalité naturelle. Ainsi, dans le cas des Alpes françaises, le plan amène une progression du sud au nord, que Reclus justifie par l'histoire, depuis l'implantation des premières colonies grecques sur le littoral méditerranéen, jusqu'aux rives du Léman, au nom du déplacement vers le nord du «*centre de gravité de la civilisation*» ; c'est par ce même glissement qu'il explique, par exemple, l'évolution de routes transalpines et le déclin de certains cols. Dans le détail, la progression se fait de manière parfois surprenante : c'est la seule proximité qui le fait passer de massif en vallée, sans autre logique apparente, dessinant parfois de curieux itinéraires. Dans le cas des Pyrénées, c'est la nature, et notamment la géologie, qui distingue les deux parties méditerranéenne et atlantique de la chaîne et cette coupure guide l'analyse.

Si le plan des chapitres voit se succéder selon un ordre invariable, les données physiques (relief, hydrologie, climat, flore et faune), puis humaines (peuplement, activités et villes) on ne peut pas dire pour autant que cette démarche annonce le plan «*vidalien*», qui se met en place au cours des générations suivantes. Le statut, en particulier, du paysage est ici tout à fait différent : ce n'est pas le paysage qui fournit le point de départ d'un raisonnement inductif, pour être dès lors vidé de toute dimension subjective et sensible. Le paysage chez Reclus reste dans la sphère des sens, des émotions, il est le produit de la contemplation, de l'émerveillement d'un spectateur ; il est par ailleurs, le médiateur de la nature, il montre au lecteur les processus à l'œuvre dans leur dimension sensible.

Son rôle dans la construction de l'argumentation est donc variable selon les occurrences.

Le plus souvent, il sert à illustrer le propos, rompre la succession des chiffres et des données pour introduire l'image et la sensibilité. Son rôle est donc avant tout pédagogique : il faut varier les registres, réveiller l'attention du lecteur, l'aider à fixer des images. Il est à ce titre souvent associé à l'anecdote, que Reclus puise dans les récits d'explorations, les légendes locales. Si le paysage en appelle aux sens, l'anecdote, elle, joue sur le terrain du dramatique et du spectaculaire : les récits de catastrophes se succèdent au fil des pages, anticipant à leur manière la récente géographie du risque ; inondation, coulées de boue, éruption volcanique, avalanche... pas un chapitre n'y échappe.

Le paysage sert aussi fréquemment d'outil de mobilisation du lecteur pour l'alerter sur les dégradations que subit la nature, et l'on peut voir là «*l'écologiste*» avant l'heure ; cependant son principal grief s'adresse aux montagnards eux-mêmes accusés de détruire la végétation, d'accentuer l'érosion et d'amener par la déforestation l'épuisement de la terre et la désolation. Il reprend à de multiples reprises l'accusation faite aux populations locales par les autorités forestières : «*c'est à l'imprévoyance des habitants, bien plus qu'à la constitution géologique des sols, qu'il faut attribuer le rapide écroulement des monts*», écrit-il, en citant Surell, à propos des Montagnes d'Embrun et du Dévoluy (*G.U.*, tome France, p. 201). Il revient fréquemment sur ce thème, jusque dans des articles plus généraux sur la nature :

«*Si grande que soit la désolation croissante de ces contrées d'Amérique et de tant d'autres (...), il n'est probablement pas de pays au monde où la dévastation s'accomplisse d'une manière plus rapide que dans les Alpes françaises*» (article paru dans la Revue des deux Mondes et cité dans *Du sentiment de la nature dans les sociétés modernes*, p. 36).

Il est enfin un cas intéressant à retenir à propos de l'utilisation du paysage dans l'argumentation, c'est le sort très particulier réservé à la Suisse. Pour Reclus en effet, la Suisse trouve son origine et sa spécificité dans la montagne, la Suisse *est* la montagne alpine, et cette osmose se manifeste dans le paysage, qui est - Reclus le répète à plusieurs reprises - le plus beau du monde. Dès l'introduction, le ton est donné :

« Le nom même de la Suisse évoque dans l'esprit l'idée de paysages incomparables, et toutes les régions de l'Europe sont parsemées de « petites Suisses », ainsi nommées parce que dans leurs sites, ou majestueux ou charmants, on revoit quelques traits de l'admirable contrée. » (G.U., tome Europe centrale, p. 3). Ce paysage suisse sert ensuite d'étalon pour évaluer la vraie montagne, c'est-à-dire la montagne la plus alpine. Il montre ainsi la dilution progressive du caractère alpin à mesure que l'on s'éloigne vers l'est de la chaîne, au fur et à mesure que le sublime s'atténue. Les Alpes allemandes : *« ont complètement perdu cette superbe apparence qu'avaient les pyramides et les dômes des montagnes helvétiques »* (p. 140) ; dans les Hautes Tauern : *« les montagnes n'étonnent plus par leurs formes grandioses, leurs escarpements à pic, leurs glaces inabordables »* (p. 148) ; enfin dans le Voralberg *« en général, (les hautes cimes) manquent de cette grâce de contours et cette fraîcheur de végétation, qui font la beauté des Alpes suisses ; leur prairies et leur pâturages ont une herbe moins abondante »* (p. 152). Les Dolomites et le Triglav slovène sont : *« la dernière dont la forme soit vraiment alpestre »* (p. 151). Il est tout à fait intéressant de trouver sous la plume de Reclus, mais pour des raisons bien sûr fort différentes, un argument qui sera ensuite abondamment utilisé par les géographes alpins, pour ériger « leur » massif en archétype de l'alpinité.

C'est sans doute à un autre niveau de lecture que la pensée de Reclus se révèle la plus intéressante et la plus novatrice, à propos du paysage. Dans la mesure où le paysage est, incontestablement, de l'ordre de l'esthétique, il en envisage toutes les implications et mesure avec beaucoup de clairvoyance l'impact des paysages sur l'imaginaire, les pratiques, notamment touristiques, et les équipements qui en découlent. La place que les excursions, les loisirs, les séjours sont appelés à tenir dans l'économie montagnarde est clairement envisagée. Ainsi à propos du Righi, « admirable observatoire naturel » des montagnes suisses, il insiste sur l'ampleur des équipements qui accueillent la foule des visiteurs :

« Tout un réseau de chemins de fer, d'une construction spéciale, a été tracé sur les escarpements et permet, même aux invalides, de jouir des plus beaux points de vue ; en été, le sommet de cette montagne est plus animé que bien des villes et les fils télégraphiques tendus de ses hôtels aux cités d'en bas entretiennent une communication incessante entre les voyageurs et les gens de la plaine » (G.U., tome Europe centrale, p. 21). Et estime que bientôt toutes les grandes cimes seront équipées de la sorte. Dans un autre registre, il évoque à plusieurs reprises l'impact de la fréquentation sur les populations locales qui tentent d'exploiter le visiteur de manière plus ou moins honnête.

Déjà en 1866, dans un article paru dans la Revue des deux Mondes, il insiste sur l'engouement croissant que la montagne suscite auprès des savants, artistes, ou « tout ceux qui veulent simplement se restaurer dans la libre nature ». Sur quoi repose cette « fascination », cette « joie profonde » que procure la montagne ? avant tout sur les paysages : *« Chaque année, dès que la saison permet aux voyageurs de visiter les hautes vallées et de s'aventurer sur les pics, des milliers et des milliers d'habitants des plaines accourent vers les parties des Pyrénées et des Alpes les plus célèbres par leur beauté (...). Par la majesté de leur forme et la hardiesse de leur profil dessiné en plein ciel (...) les montagnes deviennent pour ainsi dire des êtres doués de vie »* (article paru dans la Revue des deux Mondes et cité dans *Du sentiment de la nature dans les sociétés modernes*, p. 49). S'il est un peu tôt encore pour envisager ce que va apporter le tourisme de masse, la conquête « prométhéenne » de la montagne (au sens de J.-P. Bozonnet), Reclus a assez bien vu ce que pouvait devenir le tourisme contemplatif, « doux », « écolo ».

Pour conclure : entre géopoétique et géopolitique

Depuis plusieurs décennies déjà l'on redécouvre Reclus, sa modernité, l'originalité de sa géographie ; il n'est cependant pas si aisé de dégager les traits réellement marquants de sa conception et de son écriture des paysages - du moins à travers les textes qui ont été analysés ici, et qui sont loin de rassembler la totalité de son œuvre. Il est difficile au contact de Reclus, de ne pas se laisser subjugué par l'univers qui entoure sa personnalité, l'ampleur, l'énergie, l'ambition de son entreprise littéraire. Une lecture détournée de sa *Géographie Universelle* laisse quelques déceptions : ses facilités d'écriture, les banalités, le travail de compilation qui parfois transparait à l'excès. L'angle paysager adopté ici montre un Reclus souvent conventionnel, où la personnalité s'efface quand on aimerait la voir s'affirmer, se démarquer des codes en vigueur. Finalement l'originalité se débusque là où on l'attend moins, dans le croisement des regards qui le guide dans son immense sujet, dans sa conception toujours dynamique des sociétés et des milieux, loin de toute immobilisme ; quand il recherche dans les comportements, les pratiques, ce qui peut annoncer les évolutions à venir. Si son écriture du paysage met en avant une montagne sans homme, figée dans ses formes et ses contours, Reclus a bien conscience que le regard des sociétés sur ces montagnes est sans cesse renouvelé, et que la clé de compréhension est du côté des hommes, de la lecture historique et politique des sociétés.

Terminons sur un exemple qui nous ramène à la Suisse si chère à Reclus : la Suisse *est* la montagne, disions-nous, et Reclus va même plus loin quand il affirme : « *C'est en grande partie à la nature que les Suisses sont redevables de leurs libertés politiques et du maintien de leur indépendance nationale* » (*G.U.*, tome Europe centrale, p. 84) ne nous épargnant aucune dimension du déterminisme naturel ; mais quelques pages plus loin, le voilà qui passe avec un dédain évident sur tous les mythes fondateurs qui unissent les Suisses à leur montagne (Walter, 2004) ; le Righi ? une belle prouesse technique ; les assemblées populaires sur les alpages, « *singulièrement embellies par le paysage* » ? « *ce ne sont guère que des formes surannées, servant à déguiser le déplacement du pouvoir, passé aux mains de quelques familles influentes* » (p. 126).

Le Reclus géopolitique est décidément plus intéressant que le géopoétique...

Bibliographie :

Ouvrages d'E. Reclus :

- 1878, *Nouvelle Géographie Universelle, Tome III : L'Europe centrale*, Hachette, Paris, 982 p.
- 1885, *Nouvelle Géographie universelle, Tome II : La France*, Hachette, Paris, 1022 p.
- 1885, *Nouvelle Géographie universelle, Tome X : L'Afrique septentrionale, Le Bassin du Nil*, Hachette, Paris, 642 p.
- 1893, *Nouvelle Géographie universelle, Tome XVIII Amérique du Sud, Régions andines*, Hachette, Paris, 848 p.
- 1869, rééd. 1995, *Histoire d'un ruisseau*, Actes Sud, coll. Babel, Arles, 230 p.
- 1880, rééd. 1998, *Histoire d'une montagne*, Actes Sud, coll. Babel, Arles, 230 p.
- 2002, *Du sentiment de la nature dans les sociétés modernes et autres textes*, anthologie présentée par J. Cornuault, Ed. Premières Pierres, Charenton, 218 p.

Autres ouvrages :

- Bozonnet J.-P., 1992, *Des monts et des mythes. L'imaginaire social de la montagne*, P.U.G., coll. Montagnes, 296 p.
- Corbin A., 2002, *L'homme dans le paysage*, Ed. textuel, Paris, 192 p.
- *Hérodote*, n° 22/35, 3° trim. 1981, et n°117, 2° trim. 2005
- *Paysage et identité régionale. De pays rhônalpins en paysages*, Actes du colloque de Valence, Ed. La passe du vent, 1999, 320 p.
- Reichler C., 2002, *La découverte des Alpes et la question du paysage*, Georg, coll. Le voyage dans les Alpes, Genève, 258 p.
- Sarrazin H., 2004, *Elisée Reclus ou la passion du monde*, Ed. du Sextant, coll. Géographique, 244 p.
- Sgard A., 1997, *Paysages du Vercors : entre mémoire et identité*, Revue de Géographie alpine, coll. Ascendances, 168 p.
- Walter F., 2004, *Les figures paysagères de la nation. Territoire et paysage en Europe (16°-20° s.)*, Ed. E.H.E.S.S., Paris, 522 p.